

HENDA
AYARI

J'ai choisi
d'être libre

TÉMOIGNAGE



Rescapée du salafisme
en France

Flammarion

HENDA AYARI

J'ai choisi d'être libre

J'ai décidé d'écrire comme on livre un combat.

Ce combat, je le mène en France depuis 2006, date à laquelle j'ai réussi à fuir le mouvement sectaire qui me détruisait peu à peu : le salafisme. Ce courant religieux fondamentaliste prône un retour à « l'islam des origines » et rejette les valeurs de notre République. Mon combat, longtemps mené dans l'ombre, est devenu public en 2015, le jour où j'ai publié deux photos de moi sur ma page Facebook.

Sur la première, j'ai la vingtaine, je suis vêtue d'un immense voile noir, le jilbab, ma tenue habituelle. J'ai l'air perdu.

Sur la deuxième photo, toute récente, je porte un pantalon et une petite veste élégante sur un tee-shirt. Je suis tête nue. J'ai l'air heureux. J'ai accompagné ces deux photos d'un long message : j'y explique mon ancienne vie de salafiste, et comment je me suis libérée de cette prison. J'ignorais alors que ces photos et ces écrits allaient chambouler ma petite vie tranquille. Ma page Facebook se mua en champ de bataille. Des milliers de personnes se l'approprièrent. La plupart utilisaient mes photos pour s'insurger contre l'extrémisme religieux et l'oppression des femmes, mais d'autres m'insultaient et me menaçaient.

Alors, j'ai décidé de me raconter, sans fard et sans fioritures. De dire mon parcours, mes faiblesses, mes erreurs, mes joies et mes victoires. Parce que mon expérience du salafisme en France, mon voyage au cœur de l'enfer, est celui de trop nombreuses femmes, enfermées dans leurs voiles, niées dans leur féminité, victimes de la violence et de la perversité d'une organisation religieuse et sectaire qui les broie. C'est d'abord pour elles, ces femmes, mes sœurs, que j'écris, pour qu'elles sachent que la révolte est une solution et qu'il est possible de dénoncer l'hypocrisie et la brutalité qui animent trop souvent les défenseurs de ces intégrismes religieux.

À 39 ans, Henda Ayari est présidente de l'association Libératrices. Florence Bouquillat est Grand Reporter à France 2.

Flammarion

J'ai choisi d'être libre

Témoignage écrit en collaboration
avec Florence Bouquillat

Henda Ayari

J'ai choisi d'être libre

Flammarion

© Flammarion, 2016.
ISBN : 978-2-0813-8818-5

*À mon père, à mes enfants...
À mon ange gardien Latifa, paix à son âme...*

PROLOGUE

C'était il y a près d'un an, le lundi 23 novembre 2015. Dix jours exactement après les attentats de Paris et de Saint-Denis. Tant de morts. Tant de blessés. Tant de familles endeuillées.

Comme tous les Français, comme tous ceux qui vivent, ou non, en France, et qui l'aiment, comme tous ceux que ces assassinats horrifient, je ressentais une immense tristesse, mais aussi une intense colère. J'étais, je suis toujours, musulmane, et je suis terriblement meurtrie par la violence de ces terroristes qui manipulent l'islam pour justifier leurs actions perverses et sanglantes.

En janvier 2015, déjà, bien avant l'attaque du Bataclan, du stade et des terrasses de cafés, il y avait eu les douze morts de *Charlie*, les quatre morts de l'Hyper-Cacher et le meurtre d'une policière municipale à Montrouge. En avril, l'assassinat d'une jeune femme dans sa voiture à Villejuif. En juin, un patron décapité à Saint-Quentin-Fallavier. En août, une attaque

J'ai choisi d'être libre

du Thalys empêchée à la dernière seconde par des héros.

Toutes ces horreurs revendiquées par Al-Qaïda et l'État islamique, des barbares qui appartiennent au courant salafiste de l'islam, celui qui revendique l'islam « des origines », celui des « pieux prédécesseurs » : les compagnons du Prophète. Tous les salafistes ne sont pas terroristes dans l'âme, mais un certain nombre d'entre eux, si : ceux-là revendiquent le jihadisme.

Je n'ai jamais été extrémiste, je n'ai jamais excusé le terrorisme, mais j'ai été salafiste. J'ai vécu durant de longues années selon les préceptes du fameux « islam des origines », j'ai ainsi appartenu à la famille des musulmans que l'on peut qualifier d'« ultraorthodoxes », ou d'islamistes.

Le lundi 23 novembre 2015, donc, j'ai publié deux photos de moi sur ma page Facebook. Sur la première, j'ai la vingtaine, je suis vêtue d'un immense voile noir, le *jilbab*, ma tenue habituelle de salafiste. Sur l'autre, toute récente, je suis en pantalon et petite veste noire élégante, tee-shirt et tête nue.

Toujours sur Facebook, j'ai accompagné ces photos d'un long message dans lequel j'expliquais mon passé de salafiste, et comment je me suis libérée de ce carcan. J'ignorais alors que ces photos et leur message chambouleraient ma petite vie tranquille.

Prologue

La publication de ces deux photos fit l'effet d'une bombe sur les réseaux sociaux : ma page Facebook devint soudain un vrai champ de bataille. Elle ne m'appartenait plus : des milliers de personnes, du monde entier, se l'étaient appropriée. En quelques jours, plus de 80 000 femmes ou hommes de tous bords avaient *liké* ma publication, et 32 000 la partageaient. La plupart utilisaient mes photos pour s'insurger contre l'extrémisme religieux et l'oppression de la femme. Mais d'autres, des musulmans, m'insultaient et me menaçaient. Et, comme toujours sur Facebook, les gens commentaient, se répondaient, se félicitaient, s'insultaient... J'étais sidérée par l'ampleur que prenait l'affaire. Mais le plus touchant, pour moi, ce fut ces toutes jeunes filles qui me contactèrent discrètement en privé : elles me disaient leurs doutes, et me demandaient à moi, si, vraiment, elles étaient obligées de porter le voile... Des épouses m'avouaient leur souffrance : elles rêvaient de suivre le même chemin que moi, de quitter un mari violent, un entourage étouffant. Mais elles se sentaient perdues. Démunies, elles ne trouvaient pas le courage de faire le grand saut dans l'inconnu. Elles n'avaient aucun moyen de subsistance : comment allaient-elles nourrir leurs enfants ? Et comment leur communauté réagirait-elle si elles s'enfuyaient ? Je ne doute pas qu'elles se reconnaîtront dans ce livre : nos chemins vers le salafisme se sont forcément ressemblés à un moment ou à un autre. Nous sommes sœurs. J'espère qu'elles trouveront un peu de force dans l'histoire de ma vie, un peu de force pour se débarrasser des liens qui les entravent. Et c'est d'abord pour elles que j'écris.

Chapitre 1

MES PARENTS

Je suis née à Rouen, à l'Hôtel-Dieu, et je suis issue d'un mariage forcé. Voilà qui plante le décor...

Mon père et ma mère sont tous deux de culture arabe, et pourtant de « cultures différentes » : ma maman est tunisienne, mon papa algérien. Ma mère a grandi avec toute sa famille dans le petit village de Bou Kornine, au pied du « Jebel Bou Kornine », un massif montagneux de quelques centaines de mètres de hauteur. La ville la plus proche, Hammam Lif, est à dix kilomètres : c'est une petite ville côtière dans la banlieue sud de Tunis, la capitale.

C'est là-bas, à Bou Kornine dans cette Tunisie bleue et blanche, sous un soleil écrasant, que j'ai passé chaque été de mon enfance dans ma famille maternelle, avec ma grand-mère, mes tantes, mes cousines, mes cousins, les voisins... Nous étions une bande d'enfants joyeux, tellement heureux de nous retrouver et de dévaler ensemble les ruelles étroites du village.

Mon père est né en 1940 à Douar Ferdjioua, dans la *wilaya* (le département) de Constantine, au nord-est de

J'ai choisi d'être libre

l'Algérie, pas très loin de la frontière tunisienne. Son père, mon grand-père, est mort lorsqu'il n'avait que 6 ans. Il avait sept frères et sœurs, mais un grand nombre d'entre eux sont morts jeunes, de maladie. À cette époque, au fin fond de l'Algérie, la mortalité infantile était très importante. Ma grand-mère paternelle s'est remariée lorsqu'il avait 11 ans, et son beau-père était un homme dur. C'était une famille pauvre, une famille d'ouvriers. Très vite, son beau-père est parti à la guerre servir la France en Indochine. Il fallait qu'un homme prenne le relais à la maison : mon père a arrêté l'école, et a fait des petits boulots par-ci par-là pour aider sa mère. En 1954, la guerre d'Algérie à son tour a éclaté, mais à 16 ans, lui ne s'intéressait pas beaucoup à la politique. La vie était dure, à Douar Ferdjioua il n'y avait pas de travail. Il a décidé de partir à Alger : dans la capitale, il était sûr de trouver un emploi, même mal payé, cela lui permettrait d'envoyer de l'argent à sa mère. Et ça a marché : il a tout de suite travaillé pour un commerçant sur les marchés. Dans le quartier de Bab El Oued, il a loué une petite chambre, et a vécu deux ans comme ça, satisfait de son sort, ses maigres besoins lui permettant de retourner au village deux fois par an pour les fêtes. À Ferdjioua, ça allait mieux : en plus de l'argent qu'il leur faisait régulièrement parvenir, son beau-père, rentré sain et sauf d'Indochine, touchait une pension militaire. Le quotidien était moins pénible.

C'est en 1958, deux ans après qu'il eut quitté son village, que le cours de sa vie fut bouleversé. Arrivant au village pour *l'aïd* (la fête qu'on appelle « fête du mouton »), il découvrit avec stupeur que non seulement

Mes parents

son beau-père n'avait pas pu acheter de mouton, faute de moyens, mais que la famille vivait depuis plusieurs mois dans un plus grand dénuement encore qu'avant son départ, car son beau-père ne touchait plus sa pension de guerre. Des hommes du FLN étaient venus à la maison, avaient pris son carnet militaire et l'avaient accusé d'être un traître : il avait fait la guerre pour la France en 1939-1945 puis en Indochine, pour eux il s'était battu du mauvais côté. Les fellaghas étaient très nombreux dans la région, ils se cachaient dans les forêts car la caserne française n'était pas loin.

Le lendemain de son arrivée, avec ses économies, mon père alla à la caserne demander un laissez-passer pour acheter à manger à sa famille. Sur la mule il chargea de la semoule, du café, du savon, de l'huile, du pétrole. Mais au retour, la nuit était tombée. À cinq cents mètres de la maison, trois hommes sortirent d'un buisson et lui barrèrent la route : des combattants du FLN. Ils l'accusèrent d'être allé les dénoncer à la caserne. Ils avaient des couteaux et menaçaient de l'égorger. Il s'en défendit bien sûr, et leur expliqua qu'il cherchait seulement à nourrir sa famille. Ils prirent la mule, confisquèrent la marchandise, et le laissèrent partir, non sans lui avoir dit : « On sait que c'est toi qui nous dénonces, tôt ou tard, tu paieras. »

Se méfiaient-ils vraiment de lui ? Voulaient-ils lui faire peur ? Pour mon père, il était clair en tout cas qu'ils l'avaient vu se rendre à la caserne. Ses faits et gestes, comme ceux sans doute de tous les villageois, étaient surveillés. Il était tout jeune et impressionnable. Craignant qu'ils ne changent d'avis et le poursuivent

J'ai choisi d'être libre

pour le tuer, il se cacha toute la nuit dans la forêt, guettant le moindre bruit, tremblant de tous ses membres. À l'aube, sa décision était prise : il fila jusqu'à la caserne, à trois kilomètres. Aux militaires français il expliqua qu'il avait peur, qu'il était menacé par le FLN. Ils lui ouvrirent la lourde porte entre les miradors. Son destin était scellé.

Trois jours plus tard il passait la visite médicale au quartier général, et intégrait l'armée française le 15 octobre 1958.

Pour lui la guerre dura quatre ans, mais ses vrais ennuis commencèrent le 19 mars 1962. Ce jour-là, les gradés lui retirèrent ses armes : la guerre était finie, les accords d'Évian signés. En remerciement de son combat à ses côtés, la France lui fit don d'une petite maison...

Durant quatre mois, il profita de sa vie civile. Puis le 5 juillet au soir une dizaine d'Algériens débarquèrent chez lui : ce n'était pas des militaires de l'armée algérienne, mais des civils, décidés, paix ou pas paix, à se venger de tous ceux qu'ils appelaient les traîtres. Ils le capturèrent, et durant trois jours l'humilièrent, le torturèrent, avec la complicité de tout le village. Une nuit, il fut enfermé dans une petite baraque avec les chèvres, sous la garde d'un seul gendarme qui s'endormit ; il en profita pour s'enfuir, blessé, traînant la jambe, et marcha le plus loin possible. Il se cacha huit jours durant dans la forêt et les grottes, sortant la nuit pour manger du raisin et des pastèques dans les jardins.

Le 13 juillet, il prit un car qui montait sur Alger. Trois jours après son arrivée dans la capitale, il fut arrêté par l'armée et emprisonné pendant un an. Il

Mes parents

s'échappa et trouva refuge auprès des militaires français encore en poste à Alger. Il fut rapatrié en France 24 heures plus tard, il était toujours militaire, et il parvint à se débrouiller pour se loger et trouver un petit boulot. Deux ans durant il alla de caserne en caserne, jusqu'à ce qu'il revienne à la vie civile, en 1967, et qu'il s'installe à Rouen, là où les usines cherchaient de la main-d'œuvre : il devint ouvrier à l'usine chimique Kühlmann.

Il vivait dans un foyer de travailleurs, comme à l'époque la plupart des ouvriers célibataires d'origine nord-africaine. C'est là qu'il rencontra celui qui allait devenir son beau-frère : Tayeb. Ils vivaient dans le même foyer, et chaque jour, tous deux jouaient ensemble au rami, un jeu de cartes typique du Maghreb. Tayeb était venu tenter sa chance en France, mais il avait loupé la dernière vague d'embauche à l'usine. Il cherchait du travail : mon père réussit à le faire entrer à la fabrique. On était dans les années 1970, mon père en avait assez du foyer et du célibat, il songeait au mariage : Tayeb, en quelque sorte, lui « offrit » sa sœur, une sorte de remerciement pour l'avoir aidé... Il lui dit :

— J'ai une petite sœur que tu pourrais épouser, si tu viens en Tunisie avec moi, je te la présenterai.

Cette façon de faire, je le sais, choquera plus d'un lecteur, mais à l'époque, c'était très courant dans les familles arabes. Et cela perdure aujourd'hui.

Ma mère avait 18 ans, c'était une très jolie jeune fille, vive et remuante, un brin raisonneuse : c'était la rebelle de la famille. Mon père fut aussitôt séduit. Pas elle : elle le trouvait vieux – il avait quinze ans de

J'ai choisi d'être libre

plus qu'elle –, et de toute façon, elle n'avait aucune intention de se marier, sauf, espérait-elle, plus tard, peut-être, avec le garçon qu'elle aimait bien, et qu'elle voyait parfois dans le quartier, en cachette bien sûr, après l'école, jusqu'à ce que sa mère s'en aperçoive et lui interdise de le revoir.

Lorsque Tayeb lui présenta mon père, elle comprit, et refusa tout net de l'épouser. Emportée comme elle l'était, elle lui lança à la figure :

— Tu peux rentrer en France, tu perds ton temps, je ne t'épouserai jamais. Et si on me force, je m'enfuirai.

Tayeb la gifla de toutes ses forces en présence de mon père qui ne protesta pas...

Mais à l'époque encore bien plus qu'aujourd'hui, une jeune fille tunisienne ne se rebellait pas longtemps. Le poids de la famille, de la culture et des traditions eut raison des rêves de ma mère : quelques mois plus tard, infiniment triste, elle épousait cet Algérien inconnu qu'elle n'aimait pas, mais qui avait tout de même un intérêt : il allait l'emmener en France. Les copines de ma mère lui vantaient les charmes de ce pays dont elles rêvaient toutes, à travers la télévision. Elles l'enviaient, lui rappelant sans cesse à quel point elle avait de la chance de partir vivre dans le pays « où les femmes sont libres »... Leur mariage civil fut célébré le 20 septembre 1975 à Tunis.

En tant qu'ancien militaire, mon père avait gardé la nationalité française : aucun problème pour emmener sa jeune épouse à Rouen. Ils partirent de Tunis en voiture, et firent la traversée en bateau de Tunis à Marseille. C'était l'été, le soleil brillait, ma mère ouvrit grand les

Mes parents

yeux en débarquant au port de la cité phocéenne. Toujours rebelle, dans leur voiture qui filait sur les routes de France, elle eut ce geste incroyable à l'époque : elle alluma une cigarette, et commença à fumer. Sous le regard sidéré de mon père elle dit :

— On est en France, maintenant, c'est le pays de la liberté.

Cette cigarette n'était pas la première de sa vie, mais pour la première fois elle ne se cachait pas pour fumer. C'était sa façon aussi de se donner du courage. Et du courage, il lui en fallut. Elle avait la vingtaine, elle venait de quitter sa famille, son amour de jeunesse, un pays ensoleillé et chaleureux, pour se retrouver seule, dans le petit appartement d'une cité grise de la banlieue rouennaise. Malgré son petit chien Visco qui lui tenait compagnie, elle déprimait. Elle ne connaissait personne et son mari travaillait. Quand il rentrait, c'était encore plus dur : elle ne l'aimait pas, mais devait se soumettre au « devoir conjugal ». Pendant plusieurs mois, elle pleura tous les jours, et puis elle tomba enceinte de moi. Elle avait 22 ans à ma naissance. C'est ma grand-mère maternelle qui choisit mon prénom : Henda. Il signifie « l'abondance », « la câline », et Hind Oum Salama (Henda est un diminutif) était l'une des épouses du Prophète. Hindi, c'est aussi la figue de Barbarie : un fruit goûteux et plein de vitamines, qu'on ne peut déguster qu'après avoir affronté les épines acérées de son enveloppe...

Mon père, au contraire, était aussi amoureux qu'au premier jour : il se sentit rejeté, et se réfugia peu à peu dans l'alcool. Dès qu'il avait trop bu, il devenait

J'ai choisi d'être libre

violent avec ma mère. Il était très nerveux. Chaque nuit, ses souvenirs de guerre revenaient le hanter. Une nuit, ma mère, enceinte de moi, trouva un grand couteau sous son oreiller. Cela lui glaça le sang. Elle avait de plus en plus peur de son mari, et elle s'enfuit une première fois du domicile conjugal en m'emmenant avec elle : j'avais 1 an.

Elle alla se réfugier chez sa sœur qui elle aussi avait quitté la Tunisie en épousant un Belge. Mais lorsqu'on est une femme arabe, mère de famille, sans emploi, on ne quitte pas son mari comme cela. Au bout de quelques semaines, mon père vint nous chercher : il s'excusa auprès de ma mère, et nous réintégrâmes le foyer familial. Mais tous deux savaient, je pense, que le divorce était inéluctable. Ils attendirent quelques mois avant d'oser se séparer officiellement. J'avais à peine 2 ans.

Et pour moi, tout changea. J'aimais mon père, j'aimais ma mère : malgré leurs disputes et leurs cris, comme tous les enfants, je les voulais tous deux avec moi. Les années passèrent. À l'école, j'étais triste et je n'écoutais pas le maître. Je redoublais.

Dès qu'ils se séparèrent, ma mère décida de tout faire pour trouver sa place dans la société et de profiter un peu de sa jeunesse, et de sa nouvelle vie de femme libre. Elle trouva un stage, ce n'était pas la gloire, mais la preuve qu'elle savait se débrouiller : elle rangeait le rayon surgelé d'un supermarché. Elle tenta ainsi de profiter de sa jeunesse, en rattrapant le temps perdu. Elle était moderne, portait des jeans 501, elle fumait, prenait sa mobylette pour aller bosser. Elle sortait avec

Mes parents

des amis, allait prendre un verre avec eux de temps en temps. Parfois elle me laissait derrière elle, malgré mon très jeune âge. Certains matins, je prenais mon petit déjeuner toute seule. Je ne savais pas si elle était partie très tôt ou si elle avait dormi ailleurs...

Mon père passait souvent nous voir. Il avait toujours une bonne raison : un placard à réparer, l'électricité qui fonctionnait mal... Il venait pour moi, bien sûr, mais il voulait surtout garder un contact avec ma mère. Et oui : il était parfois violent avec elle, et pourtant il l'aimait...

Et puis ma mère rencontra quelqu'un, un Tunisien, plus question d'épouser quelqu'un d'une autre nationalité ! Il était un peu plus jeune qu'elle et très beau, mais il n'avait pas une grande passion pour les enfants, en tout cas pas pour moi.

J'avais 9 ans quand mon premier petit frère naquit. J'étais folle de Wahid, je l'adorais, je prenais soin de lui. J'ai tout de suite appris à le langer, à lui donner le biberon, à le bercer pour qu'il s'endorme. Il m'appelait « ma petite maman ». Deux ans après, un autre garçon est né, et je peux dire que je les ai en partie élevés.

Mon père lui aussi s'est très vite remarié, et sa femme a eu cinq enfants de façon très rapprochée. J'aurais pu être heureuse, avec tous ces demi-frères et sœurs... Mais ça ne s'est pas passé comme ça.

Tous les quinze jours, je passais un week-end chez mon père, à Saint-Étienne-du-Rouvray. Ma belle-mère, elle non plus, ne m'appréciait pas vraiment : je

J'ai choisi d'être libre

n'étais pas à l'aise chez ma mère, je me sentais rejetée chez mon père.

Avec moi, ma mère n'avait jamais été particulièrement tendre. Mais un événement marqua nos relations de façon indélébile.

Chaque été, nous partions en vacances à Bou Kornine, dans « son pays ».

D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours passé toutes les vacances scolaires en Tunisie. Lorsque j'étais petite, nous y allions en avion, car mon père ne nous accompagnait jamais. Puis, plus tard, nous descendions en voiture, avec les sièges arrière et le coffre bourrés de vêtements, d'électro-ménager, de cadeaux pour la famille... Une vraie voiture d'immigrés rentrant au bled ! Depuis Rouen jusqu'à Marseille, mes frères et moi étions comprimés durant de longues heures entre les valises et les cartons. Quelle importance ! Nous étions heureux : la Tunisie, c'était notre paradis à nous.

À Bou Kornine nous vivions chez ma tante et ma grand-mère. Toutes deux habitaient deux petites maisons côte à côte, reliées par un patio, typiques des maisons arabes traditionnelles. Ma grand-mère était une brave femme, un brin autoritaire. Elle avait eu cinq enfants (trois étaient décédés en bas âge) : deux fils, dont l'aîné Tayeb, qui avait organisé le mariage de mes parents, et trois filles. J'aimais beaucoup mes oncles et tantes, mais dans cette famille un personnage comptait plus que tous les autres : ma cousine Latifa, la fille de Barka, la sœur aînée de ma mère. Je n'évoque jamais Latifa sans ressentir à la fois un profond élan d'amour,

Mes parents

d'admiration, et de tristesse : Latifa avait seize ans de plus que moi, et je l'adorais. C'était une femme libre, une femme de caractère, forte et indépendante, une main de fer dans un gant de velours. Au fil des années elle était devenue une sorte de chef de famille, car elle gérait les moindres détails. En Tunisie, grâce au président Habib Bourguiba (qui avait libéré le pays en douceur), la femme avait obtenu un véritable statut dans la société. Et grâce à lui, toutes les femmes comme Latifa pouvaient relever fièrement la tête. Si on lui avait dit à l'époque qu'elle était une féministe sans le savoir, elle aurait ouvert tout grand ses yeux noirs. Pourtant c'est bien ce qu'elle était. Elle décidait seule de ce qui était bien ou non, personne ne lui imposait quoi que ce soit, même sa mère, et son bon sens faisait qu'elle avait souvent raison. Elle était mon modèle, mon inspiration. Latifa était grande, assez massive, joyeuse, solide physiquement, toujours en mouvement. On entendait de loin ses grands éclats de rire, et rien ne semblait pouvoir l'arrêter, pas même les travaux d'homme : ainsi décida-t-elle de construire de ses mains une vraie maison pour sa mère. Et puisqu'un homme était capable de bâtir une maison pierre après pierre, il n'y avait aucune raison qu'elle n'y parvienne pas. Et elle avait commencé la construction au côté des maçons : elle tirait la brouette, gâchait du ciment, empilait les briques et maniait la truelle aussi bien que les autres. Elle était très forte, et les hommes du village la respectaient beaucoup. Ils disaient en riant qu'elle en valait bien dix comme eux !

C'est Latifa qui m'a vraiment fait découvrir et aimer mon second pays, la Tunisie. Aujourd'hui encore

J'ai choisi d'être libre

j'entends ses grands éclats de rire et sa voix puissante m'appeler :

— Henda Iji ana ! Hendouda ! Viens là !

Elle adorait cuisiner, et nous accueillait tous, ma mère, mes frères et moi, comme des rois. Je passais des heures avec elle devant le *kanoun* (le brasero) et assumais fièrement mon rôle d'aide-cuisinière : j'épluchais les pommes de terre, je scalpais les oignons, enlevais les nervures et les graines des poivrons rouges et jaunes, je cassais les œufs et touillais inlassablement les tomates dans la grande gamelle, jusqu'à ce qu'elles ne soient plus qu'un coulis onctueux. Enivrée par les parfums du coriandre, du cumin et de la cannelle, réchauffée par les piquantes effluves des piments et de la harissa berbère, cramoisie, je me concentrais sur ses moindres gestes : j'apprenais, rien qu'en la regardant, à faire les bricks, la chakchouka, le mermez ou la loubia...

— Tu seras bientôt assez calée pour pouvoir te marier !, rigolait-elle, amusée par mon air offensé.

Les garçons, l'amour, ça ne m'intéressait pas du tout. Le bonheur pour moi, c'était ça : profiter au maximum de la présence enveloppante, chaleureuse et rassurante de Latifa. Elle, par contre, se préparait depuis de longues années à son futur mariage. Patiemment, petit à petit, elle constituait sa dot. Chaque été, elle me disait :

— Je vais te montrer mon trousseau, tu vas voir, cette année j'ai acheté quelque chose d'encore plus beau que l'an dernier !

Et elle ouvrait avec fierté les portes fermées à clé d'une lourde armoire en chêne, en sortait délicatement

Mes parents

de la vaisselle argentée, des parures de draps brodés d'une blancheur immaculée, des peignoirs, des tissus de brocard chamarré destinés à faire des coussins. Elle plaquait l'étoffe sur son ventre et m'en faisait admirer les couleurs chatoyantes.

Être robuste et travailleuse n'empêchait pas Latifa de croire au prince charmant. Elle me disait :

— Crois-moi, Henda, je saurai reconnaître mon futur mari : ce sera celui dont je tomberai amoureuse au premier regard...

Chère Latifa, elle était si confiante en sa bonne étoile qu'on ne pouvait que partager son optimisme.

Le soir, je dormais dans son grand lit, avec elle. L'été était très chaud à Bou Kornine, et Latifa se réveillait à l'aube : j'entendais les casseroles tinter, et les parfums en provenance de la cuisine venaient chatouiller mes narines. Dans la chambre, le canari de Latifa pépiait bruyamment. J'ouvrais l'œil, déjà gourmande de la journée qui m'attendait. Bientôt nous irions toutes deux arpenter les ruelles du village, ou bien nous prendrions un taxi pour faire des courses à Hammam Lif. Parfois elle m'emmenait de bon matin jusqu'à Tunis. Nous passions des heures dans les souks à Bab Souika, nous traversions le souk de l'or, elle me montrait les bagues qu'elle comptait demander à son futur fiancé, puis elle m'entraînait devant les échoppes qui vendaient les robes de mariées. Nous restions de longues minutes à admirer les robes toutes plus étincelantes les unes que les autres. Elle m'achetait des vêtements, des barrettes pour les cheveux, des bonbons et des glibettes, des graines de tournesol que nous grignotions dans la rue.

J'ai choisi d'être libre

Et quand elle ne m'emmenait pas faire des courses, Latifa me disait :

— On va voir la petite sirène !

La petite sirène, c'était le nom d'un restaurant sur la plage d'Hamam Lif, à quelques kilomètres. Latifa m'assurait que la sirène existait vraiment, et que c'était à cause d'elle que le restaurant s'appelait ainsi. Longtemps, j'ai arpenté cette plage en espérant l'apercevoir.

Ma cousine m'emmenait partout avec elle. Et quand ma mère me houspillait, elle lui disait :

— C'est l'été, elle a le droit de s'amuser ! Laisse-la-moi, je l'emmène.

Le hammam était le seul endroit où j'aurais préféré ne pas l'accompagner. Je détestais cette touffeur accablante, et j'en ressortais écarlate et épuisée. Mais c'était un rituel hebdomadaire, impossible d'y couper. Latifa s'asseyait toujours au même endroit, sur un banc de pierre, à ses pieds les lourdes jarres emplies d'eau brûlante, et les gamelles à remplir et renverser sur mon corps nu, après qu'elle m'eut enduite de savon noir. La torture pouvait commencer : avec un gant de crin elle me frottait, frottait, jusqu'à ce que ma peau devienne rouge et que je demande grâce. Quand je regimbais elle me disait :

— Mais tu es sale, regarde !

J'avais les cheveux très longs, jusqu'aux fesses. Elle les démêlait avec tellement de vigueur que j'en avais les larmes aux yeux :

— *Oscot ! Oscot !* me disait-elle, tais-toi, tu ne vas pas me faire ta petite chochette de France ! En Tunisie c'est comme ça que font les femmes !

Mes parents

Après l'épreuve, nous avions droit à un thé à la menthe et à une orange, autres rituels auxquels il ne fallait pas résister, sous peine de déclencher le courroux de Latifa.

Le soir, souvent, toutes les femmes montaient sur le *stah*, la terrasse sur le toit de la maison. Latifa installait des matelas, des coussins et des grands châles, elle allumait le kanoun, le brasero, versait le thé à la menthe, et les femmes s'allongeaient. Elles se racontaient des anecdotes, cancaniaient sur le dos des voisins, se moquaient des uns ou des autres, et souvent elles riaient tellement fort qu'un homme montait jeter un œil, un oncle ou un cousin, et disait :

— C'est de nous dont vous vous moquez, hein ?

Latifa répondait immuablement :

— T'inquiète pas, on a des sujets de discussion beaucoup plus intéressants que vous !

Et les femmes de glousser encore plus fort. L'intrus repartait sous les quolibets.

Souvent, quand ma mère et mes tantes allaient se coucher, Latifa et moi restions allongées sur le *stah*, admirant le matelas d'étoiles au-dessus de nos têtes, guettant les promesses des étoiles filantes. Elle m'expliquait alors ce qu'elle attendait de la vie : l'amour, avec un grand A. Mais Latifa ne perdait pas pour autant le sens des réalités :

— Dans la vie ma petite beauté, l'amour et le mariage sont essentiels. Et bien sûr une femme doit devenir mère pour s'accomplir. Mais elle ne doit jamais perdre de vue qu'il ne faut pas dépendre totalement de son mari : on ne sait jamais, les hommes ne font pas

J'ai choisi d'être libre

toujours attention à eux, par exemple quand ils boivent ils finissent souvent par se battre, et un accident est si vite arrivé... Donc au cas où un malheur survienne, l'épouse doit être capable de gagner sa vie et celle de ses enfants. Tu vois, moi, je sais que je ferai un mariage d'amour, mais si jamais il arrive du mal à mon mari, ou même, tiens, si mon mari part avec une autre, eh bien, pour nourrir mes enfants j'aurai toujours la possibilité de me faire embaucher comme cuisinière ou couturière. Ou même comme maçon !, ajoutait-elle en rigolant très fort.

Je buvais ses paroles, elles résonnaient en moi, et je me dis aujourd'hui que Latifa était visionnaire : elle me donnait une leçon de vie, une leçon dont j'aurais dû me rappeler...

Les journées passaient à une vitesse folle, rythmées par les repas, les siestes – obligatoires, mêmes pour les grands – les balades avec Latifa, les jeux entre cousins, la plage... J'étais heureuse. Et ma mère aussi, je crois. D'ailleurs, d'aussi loin que je me souviens, il n'y a que lors de ces étés-là que je la voyais rire, chanter, danser avec ses sœurs et ses nièces.

Ces étés magnifiques ont construit mon enfance. J'étais une fillette agréable, tout en jambes, aux grands yeux noirs. À 9 ans, mes formes ont commencé à s'affirmer. Mes seins poussaient, mes épaules s'arrondissaient, mon visage s'affinait. À Bou Kornine, on me disait que je ressemblais à une poupée. J'avais la peau plus claire que celle de mes cousines, et ça, c'était un critère de beauté incontestable ! De plus mes longs cheveux bruns n'étaient pas crépus comme ceux de mes

Mes parents

cousines, juste bouclés, une rareté dans la famille... J'étais, paraît-il, la plus jolie des filles de la famille :

— Viens me voir, petite beauté !, m'appelait Latifa. J'étais une enfant dans un corps d'adolescente.

Latifa avait alors 24 ans, et Mounir, son frère, 23. Mounir avait toujours été très gentil avec moi. C'était un jeune homme étrange, grand et malingre, abîmé par la pauvreté. Un écorché vif. Adolescent, il avait voulu en finir avec la vie et s'était jeté sous un camion. Il avait fallu remplacer un os de sa cheville, complètement écrasé, par une tige de fer. Il boitait bas, et était souvent déprimé. Parfois il menaçait d'aller se jeter sous un train. Un matin, il avait quitté la maison en disant qu'il allait en finir avec la vie. Il était revenu quelques heures plus tard, les avant-bras en sang : il s'était taillé avec un rasoir, mais ça n'avait pas bien marché...

— Même mon suicide je le rate !, avait-il gémi lorsque sa mère l'avait pris dans ses bras.

— Chuuut ! Tais-toi !, lui avait lancé Latifa. Le suicide, pour un musulman, est un grave péché. Il est *haram* d'attenter à la vie que Dieu nous a donnée !

Barka ne savait plus quoi faire de lui. À tel point qu'elle décida de l'emmener voir un psychiatre. Qu'une mère tunisienne, musulmane, pense que son fils a besoin de consulter un psychiatre en dit long sur ce que la famille pensait de Mounir ! Pour tout le monde, il était fou, un fou gentil. Le psychiatre, d'ailleurs, lui donna un traitement médicamenteux. J'ignore de quoi exactement souffrait Mounir, mais je sais qu'à partir de ce moment-là, toute la famille disait :

J'ai choisi d'être libre

— Il va mieux, *Abdullah* ! (Gloire à Dieu).

Plus que les médicaments, selon sa mère et Latifa, c'est bien la religion qui avait apaisé Mounir. Car il s'était mis à pratiquer avec ferveur. Les ablutions (avant chaque prière le croyant se « lave » avec un peu d'eau) le purifiaient, prier lui faisait du bien, et la lecture du Coran l'instruisait. Il ne manquait pas la grande prière du vendredi. Depuis que je venais chaque été, il était poli avec moi mais m'adressait peu la parole : notre différence d'âge, quinze ans, était trop importante. Pour lui, j'étais un bébé, il préférait passer ses journées avec les cousins de son âge.

Mais l'été de mes 9 ans, son comportement changea. Souvent, quand je jouais dans le patio avec mes cousins et cousines, il restait là, adossé au mur, à nous observer. Dès que je surprénais son regard sur moi, il se détournait.

J'étais sûre que ma mère lui avait demandé de me surveiller quand Latifa n'était pas à mes côtés.

Il était devenu beaucoup plus gentil avec moi, il me donnait des piécettes pour que je puisse m'acheter des bonbons chez l'épicier du coin de la rue, il me faisait répéter des mots en arabe et corrigeait ma prononciation... Et le soir, quand j'allais chez Latifa, il s'installait à côté de moi sur le canapé devant la télévision.

Un après-midi, juste après le déjeuner, entrant dans la chambre de ma mère, je la trouvai habillée pour sortir, du rose aux joues, brossant ses longs cheveux. Elle s'appêtait à rendre visite à une autre de ses sœurs, maîtresse d'école à Hammam Lif. En Tunisie il arrivait souvent que ma mère sorte ainsi, seule, joliment

Mes parents

apprêtée. Plus tard, j'ai compris que ces visites chez sa sœur cachaient sans doute des rendez-vous galants. Ma mère était une jolie femme, elle n'était pas heureuse avec son mari, et elle aimait plaire.

Ce jour-là, j'eus envie de l'accompagner chez ma tante : je préférais de loin retrouver mes cousines plutôt que faire la sieste, activité incontournable du début d'après-midi chez ma grand-mère.

— Je viens avec toi !, criai-je, faisant aussitôt demi-tour pour aller chercher mes sandales. Elle m'attrapa brutalement le bras, me coupant net dans mon élan :

— Pas question, tu restes ici. Enlève tes habits !

Je protestai, elle me gifla, et je me mis à pleurer.

— Retourne dans la chambre, tu vas faire la sieste !

La joue en feu, je sortis et traversai le salon de ma grand-mère, pièce centrale de la maison, sur laquelle donnaient toutes les chambres. J'entrai dans la plus proche, celle de ma tante, et me jetai en sanglotant sur son grand lit moelleux. J'entendis la porte du salon se refermer : ma mère sortait dans le patio. J'étais furieuse, et blessée d'être ainsi maltraitée sans raison. Peu à peu, dans la torpeur de cette journée si chaude, je m'endormis. J'ignore combien de temps je somnolai ainsi, mais je fis un rêve. Dans ce rêve, quelque chose me touchait les fesses. Une sorte d'objet dur, qui me piquait. Une douleur me réveilla instantanément. Mon cousin était collé à moi, nu, il avait baissé mon short, sa main enserrait son sexe et il se serrait très fort contre mes fesses. Je tentais de me retourner, il mit son autre main sur ma bouche pour m'empêcher de crier, tout en continuant à

J'ai choisi d'être libre

se presser contre moi. Il pressa son visage contre ma joue et chuchota :

— Ne dis rien, tais-toi, je ne vais pas te faire mal !

Puis il m'embrassa la nuque, les cheveux, il haletait contre mon oreille, il pesait de tout son poids sur moi. Encore mal réveillée, je ne comprenais pas ce qui se passait. Il me faisait mal, et j'avais peur. Je ne bougeais plus. Sa main gauche s'écarta de ma bouche pour soulever mon tee-shirt. J'en profitai aussitôt et me mis à crier de toutes mes forces :

— Qu'est-ce que tu fais, Mounir ?! Arrête ! Lâche-moi !

Il se recula aussitôt, desserrant son étreinte :

— Chut ! Tais-toi !

Je le repoussai de toutes mes forces, glissai en bas du lit, me cognant le visage contre un de ses montants, et sortis comme une folle de la chambre. Je traversai le salon et me précipitai sur les femmes assises dans le patio. Ma mère était encore là, debout, prête à sortir. Ma grand-mère, ainsi que Latifa et sa propre mère – la sœur de ma mère – étaient assises sur le banc tunisien en bois. Je me précipitai dans les bras de Latifa, je sanglotai, j'arrivai à peine à parler.

— Il m'a fait mal ! Il m'a touchée, il m'a touchée !! Mounir m'a touchée !

Je revois ma cousine, ma tante, ma grand-mère. Je les revois comme dans un rêve. Leurs visages levés vers moi. Hésitants, inquiets, puis stupéfaits. Et je revois la lueur de panique dans leurs yeux. Et ma mère, debout. Son regard dur comme un silex. Les autres hésitaient encore à admettre la réalité de ce que je venais de dire.

Mes parents

Elle, non. Elle avait compris instantanément. Elle fit un pas vers moi, qui venais de me relever, et me donna la deuxième gifle de la journée. Je ne sais pas si celle-ci était plus forte que l'autre, mais elle me fit beaucoup plus mal. Ce n'est pas le coup lui-même que je me rappelle le mieux, trente ans plus tard. Ce sont ses mots. Ceux qui ont accompagné cette gifle, dans le patio :

— Qui t'a dit d'aller dormir avec lui ! Tu n'avais qu'à pas le provoquer ! Tu nous as salies ! Tu me fais honte !

Et elle se mit à pleurer à son tour :

— Qu'est-ce qu'il t'a fait ?! Qu'est-ce qu'il t'a fait ?! Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça !

Je hoquetai de surprise et d'incompréhension.

Et elle, ma mère, elle qui aurait dû me prendre dans ses bras, elle qui aurait dû souffrir avec moi, elle qui aurait dû me protéger, eut ce geste : devant Latifa, devant ma grand-mère, devant ma tante, elle tira brutalement sur mon short, puis sur ma culotte, qu'elle enleva pour y chercher des traces de sang. Ce fut son seul réflexe : vérifier si mon cousin m'avait ou non violée. Non pas parce qu'elle était folle d'angoisse à l'idée qu'il ait pu me faire autant de mal, non. Elle voulait savoir si j'étais encore vierge, ou bien si notre famille était définitivement déshonorée. Il n'y avait pas de sang. Je lui dis que, non, il n'avait pas eu le temps de faire ce dont elle parlait, et je compris à son soupir qu'elle était rassurée.

Latifa, elle, criait :

— Mais pourquoi tu la frappes ? Elle n'y est pour rien ! Qu'est-ce que tu fais ? C'est lui le salaud !

J'ai choisi d'être libre

Et elle se précipita dans la chambre où son frère, mon cousin, attendait le châtiment. Elle l'insulta, le frappa. Il se laissait faire, la tête basse. Ma grand-mère et ma tante – la mère de Mounir – pleuraient et se lamentaient. Mounir, rouge jusqu'aux oreilles, finit par s'échapper. Il passa juste devant moi, en courant. Ma mère, elle, ne bougeait pas. Droite comme un *i*, elle me regardait fixement. Puis les femmes se regroupèrent à nouveau autour du banc. Latifa me dit d'aller me laver et m'habiller. La douche était dans la chambre à côté. J'ouvris le robinet, et laissai couler l'eau. J'allai coller mon oreille contre la porte pour entendre ce que les femmes disaient.

D'une drôle de voix, très rauque, très calme, j'entendis ma mère déclarer :

— Je vais porter plainte contre lui, et il fera de la prison.

Ces mots m'apportèrent enfin un peu de réconfort. Sa sœur Barka, ma tante, la mère de Mounir, répondit :

— Je te comprends, j'ai honte de mon fils.

Un grand silence s'installa. Derrière la porte, je retins ma respiration. Et puis, après ce qui me parut être de longues minutes, la voix de ma grand-mère s'éleva. Très calmement, elle dit :

— Si les hommes de la famille l'apprennent, ils vont le tuer ».

Tout était dit : au bout du compte, personne ne parlerait. Je me sentis terriblement triste, seule, et honteuse.

À dater de ce jour, ma mère me traita régulièrement de *gahba* (pute)...

TABLE

Prologue	9
Chapitre 1. Mes parents	13
Chapitre 2. Enfance, adolescence.....	37
Chapitre 3. Mon premier voile	59
Chapitre 4. Mariée	87
Chapitre 5. Les portes de l'enfer	115
Chapitre 6. Mère	149
Chapitre 7. Partir	179
Chapitre 8. Tomber.....	219
Chapitre 9. Me relever.....	247
Chapitre 10. Zoubeyr.....	279
Chapitre 11. Samira	295
Chapitre 12. Greffière, un jour.....	309
Épilogue	313
Remerciements.....	321

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)

N° d'édition : L.01EBNN000448.N001
Dépôt légal : novembre 2016